



HAL
open science

“ Les Bretons parlent aux Bretons ” Radio-Quimerc’h : les débuts de la radio en breton

Ronan Calvez

► To cite this version:

Ronan Calvez. “ Les Bretons parlent aux Bretons ” Radio-Quimerc’h : les débuts de la radio en breton. La Bretagne Linguistique, 1998, 11, pp.97 - 113. 10.4000/lbl.9625 . hal-04604957

HAL Id: hal-04604957

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04604957v1>

Submitted on 7 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



« Les Bretons parlent aux Bretons »
Radio-Quimerc'h : les débuts de la radio en breton

« Bretons speak to Bretons ». Radio-Quimerc'h: the beginnings of radio in Breton

Ronan Calvez



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/9625>

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 1998

Pagination : 97-113

ISBN : 2-901737-32-3

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Ronan Calvez, « « Les Bretons parlent aux Bretons »

Radio-Quimerc'h : les débuts de la radio en breton », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 11 | 1998, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/9625> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.9625>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

« Les Bretons parlent aux Bretons » Radio-Quimerc'h : les débuts de la radio en breton

« Bretons speak to Bretons ». Radio-Quimerc'h: the beginnings of radio in Breton

Ronan Calvez

- 1 Un « lieu de mémoire¹ » de langue bretonne peut-il se rencontrer quelque part ? Cette langue de pauvres, donc cette langue pauvre, aurait-elle laissé des archives, des archives orales voulons-nous dire ? Sans aucun doute, mais elles sont relativement récentes : pour les bretonnants de plus de 50 ans, ce lieu de mémoire, ce sont les émissions de radio produites en breton dans immédiatement après la guerre.
- 2 Prenons un sexagénaire ayant passé ses jeunes années en Basse-Bretagne. Les personnages de Jakez Kroc'hen et de Gwillhou Vihan, dont les noms ne disent rien aux jeunes générations, hantent encore la mémoire de ceux que l'on peut appeler les jeunes anciens, parmi lesquels beaucoup sont encore en mesure de réciter par cœur les indicatifs de ces émissions, telles celles animées par Charles Le Gall : les bretonnants qui se réfèrent au « lieu de mémoire » en question éprouvent encore de bien vives satisfactions, et plus que de la nostalgie, à se le remémorer. Les émissions produites d'abord par Pierre Hélias, relayé plus tard par Charles Le Gall², ont connu à l'époque un succès énorme. On peut même se hasarder à l'affirmer : un succès inégalé en matière de médias en langue bretonne³. Or, ce média n'a fait l'objet jusqu'ici d'aucune étude, semble-t-il...
- 3 Dans la présente publication, nous avons repris, en substance, le DEA que nous avons soutenu. Le titre en est « Les émissions en breton de la radio (1946-1975) : un champ d'étude ». Les réflexions suivantes s'inspirent de ce travail, tout en l'élargissant. Néanmoins, nous avons limité volontairement notre développement aux débuts de la radio en breton... audible par le peuple bretonnant : nous n'évoquerons donc pas les émissions en breton pendant la guerre dirigées par Louis Némou, alias Roparz Hemon⁴, et financées par les autorités allemandes. Cependant, même si ces émissions étaient très difficilement audibles en Basse-Bretagne faute d'émetteur relais⁵, on ne peut

comprendre historiquement la mise en place des émissions d'Hélias sans aborder celles de Roparz Hemon.

- 4 Il n'est sans doute pas illégitime, dans le domaine qui nous occupe, de poser la question formulée naguère par le sociologue américain Lasswell : « Qui dit quoi, par quel canal, à qui et avec quel effet ?⁶ ». Autrement dit, appliquée à notre sujet, la question devient : « Qui émet quoi, pour qui, avec quels effets ? ». Cette question, nous allons en faire ici, un programme.
- 5 Nous commencerons par répondre à cette question, puis nous mettrons en lumière un certain nombre de réflexions que notre objet d'étude a déjà provoquées.
- 6 La première partie de notre question est : « Qui dit quoi ? »
- 7 Dans le périodique *Ar Falz*, Armand Kéravel annonce la toute première diffusion, qui eut lieu le 21 décembre 1946. Quelques extraits de cette annonce méritent vraiment d'être cités ; les voici : « Le Directeur du Poste de Radio-Bretagne, M. Favennec, et M. Le Nan, Directeur régional de l'Information, ont mis au point un projet d'émission hebdomadaire en langue bretonne. À partir de fin décembre, vraisemblablement, le poste de Quimerc'h transmettra, de 20 heures à 20 h. 30, le samedi, une émission qui comprendra un quart d'heure de causeries, anecdotes et lectures d'œuvres en breton populaire, suivi d'un quart d'heure de musique et de chansons bretonnes, – le tout présenté uniquement en breton. La direction de cette émission est confiée à M. Pierre Hélias, assisté de M. Trépos⁷ ». La création de cette émission ne doit rien au hasard : elle relève d'un choix politique évident, en cette époque où la radiodiffusion est un instrument du pouvoir comme un autre...⁸
- 8 Le pouvoir se protège par la censure⁹. Donnons-en, pour preuve, un texte relatif à une période postérieure à notre propos, mais qui est révélateur de la permanence de certains réflexes qui s'apparentent à la raison d'État : il s'agit d'un extrait de la conférence de presse du président de la République de l'époque, Georges Pompidou. Le 2 juillet 1970, il énuméra les devoirs des speakers et des présentateurs de télévision : « Je considère que l'information, sous toutes ses formes à l'ORTF, doit être libre, doit être indépendante, doit être impartiale. Mais j'ajoute autre chose à l'usage en particulier de ceux qui sont ici et qui travaillent à l'ORTF. Être journaliste à l'ORTF ça n'est pas la même chose que d'être journaliste ailleurs. L'ORTF, qu'on le veuille ou non, c'est la voix de la France. C'est considéré comme tel dans le public. Et par conséquent, ceux qui parlent à la télévision, à *France Inter*, ils parlent un peu au nom de la France et il y a une certaine hauteur de ton qui est la chose que pour ma part, je leur demande¹⁰ ».
- 9 C'est donc dans des conditions politiques somme toute comparables qu'eut lieu, le 21 décembre 1946, la toute première émission hebdomadaire en langue bretonne, après la Libération : elle était diffusée par Radio-Bretagne, à partir de l'émetteur de Radio-Quimerc'h, et était audible dans la Bretagne bretonnante, à la différence de Rennes-Bretagne, radio de l'occupation, qui était surtout audible dans la partie *non-bretonnante* de la Bretagne.
- 10 Ce n'est qu'en dépouillant les archives départementales qu'une réponse précise pourra être apportée à la question suivante : « pourquoi une émission en breton et pourquoi Hélias à sa tête ? »
- 11 Le « Qui » est donc surtout Pierre Hélias, récemment disparu. Eh bien, il dit « Quoi » ? Écoutons ce qu'Hélias annonce au début de la première émission, le 21 décembre 1946 :

« Re a dud sonj d'ezo ar Vretoned zo paotred disjoa, atao gonezet gant tristidigez ar vuhez. Met ar Vretoned a gav mad c'hoarzin ive eur vech an amzer, debri kig moc'h hag anduilhennou, evi gistr avalou ha gwin, dansal en eur zevel o zreid huel eus an douar, gant soniou ar sac'h biniou hag ar vombard. Ha setu perak, bep sadorn, war radio-Kimerc'h, a glevoc'h conta doare daou lapous hanvet Jakez Kroc'hen ha Guillou Vihan, a rei bep sizun troiou ha sottiniou an eil d'egile.

Trop de gens pensent que les Bretons sont des êtres mélancoliques, constamment gagnés par la tristesse de la vie. Mais les Bretons aiment aussi rire une fois de temps en temps, manger du lard et de l'andouille, boire du cidre et du vin, danser en levant bien haut le pied, au son du biniou et de la bombarde. Et voici pourquoi, tous les samedis, sur radio-Quimerc'h, vous entendrez parler de deux filous nommés Jakez Kroc'hen et Guillou Vihan qui se joueront des tours toutes les semaines¹¹ ».

En 1947, fut publié par « Ar Falz », un recueil de farces de « Jakez Kroc'hen ha Gwilhou Vihan », réalisées par « Per Helias, Renner Abadennou brezonek Radio-Breiz / directeur des émissions en langue bretonne de Radio-Rennes », sous le titre « Biskoaz kemend-all ! / Jamais autant !¹² ». Voici ce qu'écrit Pierre Hélias dans son introduction, au sujet de ses pièces :

« N'eo ket bras, moarvat, talvoudegez ar skridou-mañ, rak re vuan int bet aozet ha re zister eo an danvez anezo. Piou bennak a glaskfe amañ eur spered o nijal a gollfe e boan hag e amzer. Koulz e vefe d'ezañ serri al leorig dioustu ha mont da gousket war-eeun. Ar boued-mañ ne zigouez ket mat gant an hini en deus en em daolet war ar studi hag al labour-penn. Graet eo hepken evit an dud laouen ha yac'h, prest da c'hoarzin bep tro ma vez kavet an tu. Petra fell deoc'h ? Pep hini e c'hoant : logod d'ar c'haz, eskern d'ar c'hi, ha setu !

La valeur de ces pièces n'est certainement pas grande car elles ont été réalisées trop vite et leur contenu est par trop futile. Quiconque chercherait ici un esprit en plein vol, perdrait sa peine et son temps. Il ferait mieux de fermer le livre tout de suite et d'aller se coucher directement. Cette nourriture ne conviendra pas bien à celui qui s'est jeté sur les études et le travail intellectuel. Ce livre est fait uniquement pour les gens joyeux et sains, prêts à rire à chaque fois que l'occasion se présente. Que voulez-vous, chacun son envie : des souris au chat, des os aux chiens, et puis voilà !¹³ ».

Et c'est vrai que lorsqu'on évoque les premières émissions de radio, l'homme de la rue (ou des champs...) pense presque exclusivement aux farces de Jakez Kroc'hen et Gwilhou Vihan. Cependant, toutes les émissions radiodiffusées ne comprenaient pas uniquement des farces, loin s'en faut. Une autre série de dialogues alterne, dès les premières années, avec les « Jakez » : ce sont les dialogues entre Tonton Loullig et Herveig. Laissons leur créateur nous les présenter : « Les "Loullig" sont plus dépouillés. Ils se privent délibérément de l'attrait d'une histoire préparée, avec exposition, progression par péripéties et dénouement à sensation. Par contre leur matière est plus riche, plus vraisemblable, plus directement frappante, la part du rire y est sacrifiée au bénéfice de l'exactitude psychologique. (...) Le thème général des "Loullig" n'est autre que le conflit, dans nos campagnes, entre la tradition, représentée par le vieux Loullig, et le modernisme qui s'exprime par la voix du jeune Herveig. Autrement dit, il s'agit de l'évolution de la vie bretonne et du caractère breton depuis la Première Guerre mondiale, évolution dont nous avons été témoins, Pierre Trépos et moi, aux premières loges et que nous nous flattons de connaître suffisamment. Cela nous a permis de confronter la Bretagne d'hier soir avec celle de cet orageux matin¹⁴ ». Cette « confrontation » donne lieu aussi à des émissions « thématiques » (« *abadennou penn-*

da-benn ») qui comportent « des études sur certains aspects de la vie bretonne de naguère¹⁵ ».

Quel est le public visé ? Dans cette première émission, Pierre Hélias, le producteur-réalisateur, explique à qui il s'adresse :

« Hervez ar pezh a sonjom, an abadenn-se so great evit ar labourerien douar, evit martoloded, pesketourien bord an od, evit tud ar parrechou war ar maez, hag evit keriou a zo.

À notre sens, cette émission est réalisée pour les agriculteurs, pour les marins, les pêcheurs du bord de mer, pour les gens des communes rurales et de certaines villes¹⁶ ».

- 12 Dans l'immédiat après-guerre, la société bretonne est depuis longtemps largement bilingue, avec, tout de même des zones nombreuses où, en dehors de l'école, le breton est véritablement la langue courante et ordinaire. Cela dit, le français se répand, et avec bien plus de séduction que par l'école, il se répand par les ondes qui ont pour elles le prestige, le label scientifique, la modernité. Aussi bien dans les villes que dans les campagnes, elles diffusent le beau langage normé qui fut celui des rois et qui est celui de la République : pas de badume, ni même de standard, c'est la même langue pour tous, de Dunkerque à Tananarive. Moyennant la possession d'un récepteur, tous et chacun peuvent recevoir le langage béni qui fait de ceux qui le comprennent et qui le parlent, des égaux, rigoureusement. Dans ce jardin à la française, ou plutôt sur le toit de ce palais de Versailles où tout est rigoureusement symétrique, apparaît comme une lucarne : le français se met à tolérer sur son territoire une autre langue que lui-même. Risquons une comparaison peut-être incongrue : après l'émission historique « les Français parlent aux Français », voici, pendant une demi-heure, des « Bretons qui parlent aux Bretons ».
- 13 Ces émissions sont peut-être l'arbre qui cache la forêt ou, tout au moins, l'arbre le plus remarquable d'une vaste forêt.
- 14 En effet, au sortir de la guerre, des associations et des mouvements s'activent dans les domaines de la musique, de la danse et de l'édition. Le dessein que se fixe, ce qu'il est convenu d'appeler « le mouvement culturel », peut se résumer par une formule claire : défense et illustration de la langue et de la culture bretonnes. En 1953 est créée la « Fondation Culturelle Bretonne », qui regroupe « Kendalc'h », le « Bleun-Brug », la « Jeunesse Etudiante Bretonne » et « Ar Falz ». Le n° 63 de la revue du « Bleun Brug » nous apprend que cette Fondation, qui porte le nom breton d'« Emgleo Breiz », est « une commission du CELIB (...) chargée de récolter de l'argent pour promouvoir le breton à l'école¹⁷ ». En effet, cette « commission culturelle du CELIB » est chargée de répartir les fonds recueillis et de les utiliser pour l'impression de livres d'enseignement du breton. Cette action de terrain est rendue possible – si ce n'est nécessaire – par le vote de la loi Deixonne, au début de l'année 1951 : cette loi institue l'enseignement facultatif des « langues et dialectes locaux » dans les collèges et les lycées.
- 15 « Emgleo Breiz » s'adresse au peuple bretonnant par l'intermédiaire de pétitions multiples, tente de le sensibiliser et de rendre la langue sympathique à l'aide de concours scolaires et de livres accessibles : le but est, assurément, de susciter parmi le peuple qui use quotidiennement du breton, une prise de conscience de sa valeur, dans l'espoir que les locuteurs habituels continueront à l'employer... et à le transmettre. Nous fournirons deux exemples qui témoignent de cette démarche.

- 16 En octobre 1955, paraît, publié par « Kendalc'h », un petit opuscule intitulé « *Breiz Hor Bro* (La Bretagne notre pays) »¹⁸. Dans la présentation de l'opuscule, Pierre Mocaër, président de « Kendalc'h », rappelle que ce livret « n'est qu'une synthèse très résumée de la riche matière de Bretagne. Tel qu'il est, nous croyons, toutefois, qu'il rassemble une documentation jusqu'ici éparsée mais indispensable à la formation de tous les Bretons soucieux de travailler sérieusement au relèvement de leur pays ». L'auteur ajoute néanmoins : « Il est inutile de dire, je pense, qu'il ne s'agissait aucunement pour nous de rédiger un panégyrique volontairement partial de la Bretagne. La vérité a des droits qu'en toute honnêteté on doit respecter et nous avons voulu présenter la Bretagne telle qu'elle est et non pas telle que nous voudrions qu'elle soit. Nous n'en sommes pas moins convaincus qu'il ressortira lumineusement de ces pages sincères qu'elle a droit au moins au loyalisme de ses enfants, et c'est de ceux-ci et d'eux seuls que dépend son avenir¹⁹ ». L'ouvrage comporte des développements concis sur l'histoire des Celtes, sur l'histoire et la géographie de la Bretagne, sur l'histoire de la langue bretonne et sur sa littérature, et enfin, sur des « aspects de l'ethnographie et du folklore bretons ». Le but pédagogique des auteurs est clairement affiché, tout comme est clairement défini celui des initiateurs de l'exposition « *Brud ar Brezoneg*. Monuments de la langue bretonne », organisée à Quimper, au musée breton du 22 juin au 21 septembre 1957²⁰. Dans le catalogue de cette exposition²¹, le responsable de l'association organisatrice²² explique que le but de cette exposition « était de donner à nos compatriotes une meilleure connaissance et la fierté de leur langue, leur montrer l'importance qu'elle avait autrefois, les possibilités qu'elle offre, l'intérêt évident qu'ils ont à la conserver parce qu'elle est la traductrice fidèle de leur pensée et la gardienne de leurs traditions ; aux étrangers à la Bretagne, nous avons voulu montrer la vitalité de notre langue, l'amour que nous lui portons toujours, l'intérêt que présentent la conservation et le développement du breton²³ ».
- 17 C'est dans cet esprit aussi, nous semble-t-il, que sont conçues et réalisées les émissions bretonnes à la radio, média reconnu comme étant un « puissant moyen de réveiller les consciences²⁴ » : Pierre Hélias écrit en 1947 que « le résultat le plus incontestable de cette émission, outre le divertissement qu'elle procure, est d'avoir inspiré aux bretonnants la fierté de voir leur langue introduite dans les ondes, recevoir en quelque sorte de nouvelles lettres de noblesse. La langue bretonne compte officiellement²⁵ ».
- 18 Naturellement, ces émissions de radio en breton sont tout à fait spécifiques, du fait même que tout se passe en breton. Nous sommes à une époque où se manifeste encore la prépondérance, pour ne pas dire l'exclusivité, de l'écrit, mise en cause soudain par l'arrivée impétueuse de l'audiovisuel. Mais, l'audiovisuel n'a d'abord été longtemps que de l'« audio ». Or, à l'image visuelle que représente tout mot écrit, se substitue une « image de son ». C'est ce qu'exprime fort justement un auteur : « tous les sons transmis ne sont en réalité que des "images de son". La voix entendue à la radio (comme au téléphone) est à la voix du personnage qui parle devant le microphone, ce que la photographie est à la réalité²⁶ ».
- 19 Nous touchons du doigt la fragilité, la précarité et le caractère éphémère du son qui passe. « L'impuissance de la radio à restituer l'objet dans sa totalité est évidente, écrit Jean Cazeneuve. Ou bien elle a recours à la parole, et, dans ce cas, (...) elle ne peut aboutir qu'à une sorte de création littéraire. Ou bien elle a recours à "l'illustration sonore" ; mais ce n'est qu'un appel à l'imagination, qui doit reconstituer l'image absente²⁷ ». Nous nous trouvons donc en présence d'un mode de transmission qui en

appelle directement à l'imagination, à la construction d'images. Jean Cazeneuve poursuit : « la logosphère, c'est-à-dire l'univers de la parole ou bien le bain musical dans lesquels [la radio] nous plonge, agissent jusque sur l'inconscient pour inciter, comme dit le philosophe Bachelard, à un repos absolu, où l'imagination se déploie librement. (...) Enfin, du point de vue intellectuel, la radio, plus proche en cela du livre, demeure volontiers dans l'abstraction, transmet son message par la médiation du concept, tandis que la télévision reste dans le concret²⁸ ».

- 20 Il ne faut pas manquer de souligner, d'autre part, le caractère bivalent de la radio : la radio s'adresse, à la fois, à un auditoire immense, et à un seul auditeur : « le message radiophonique a un caractère à la fois personnel et impersonnel. Personnel parce qu'il est ressenti par celui qui écoute comme s'adressant à lui seul ; c'est une sorte de message téléphonique auquel il ne peut répondre. Il est "unilatéral". Impersonnel, parce que s'adressant en même temps à tous²⁹ ».
- 21 Il apparaît donc clairement que nos émissions de radio se situent à l'intersection de plusieurs genres créatifs : littérature orale et écrite, théâtre, poésie, mais aussi presse... Néanmoins, au regard des témoignages que nous avons pu recueillir, il semble que la radio bretonne a été, pendant un certain temps, un genre ressortissant à la création populaire orale, comme le conte, les proverbes et dictons, les chansons. À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les postes récepteurs de radio étaient assez peu répandus dans les campagnes bretonnes. Or l'émission en breton, très populaire, était attendue. On s'attroupait donc autour de l'unique poste de radio existant dans le village, le quartier, pour écouter cette « seconde messe » dominicale où, cette fois, la parole bretonne était complètement sécularisée. Ces temps n'ont pas duré, mais ils ont représenté une étape que, semble-t-il, il fallait souligner.
- 22 Poussons encore un peu plus loin l'analyse. Dans le cas d'une langue aussi uniformisée que le français, il ne viendrait à l'esprit de personne de s'attarder longuement au français des émissions radiophoniques dans l'immédiat après-guerre à l'occasion, par exemple, d'une étude engagée sur ce sujet. Il en va tout autrement quand il s'agit du breton. L'expression populaire, si spontanée : « c'est pas le même breton », nous met d'emblée sur la piste. Le fait est que les « réalités langagières » qui se logent sous les seuls deux mots, « langue bretonne », sont à la fois fort diverses et fort complexes. C'est encore vrai de nos jours, à plus forte raison dans les années 1945.
- 23 Pour cerner ces réalités, il faut connaître la carte géographique de la Bretagne, sans parler d'une autre carte, non établie, mais très présente partout : appelons-la la carte des modalités culturelles.
- 24 Reprenons la description du breton faite en 1952 par Francis Gourvil (1889-1984). « De l'est à l'ouest, et du nord au sud de son territoire actuel, la langue bretonne est marquée par des différences plus ou moins importantes, tantôt dans l'accentuation, tantôt dans sa phonétique, tantôt dans l'emploi de certains mots, de telles désinences pour les infinitifs et les pluriels. À ces phénomènes généraux viennent parfois s'ajouter des détails perceptibles aux sens des seuls bretonnants, constituant avec eux un ensemble de caractéristiques qui a amené depuis longtemps ceux qui se sont occupés de cette langue à la diviser en un certain nombre de dialectes³⁰ ». N'importe quel bretonnant de naissance d'un certain âge, issu de n'importe quelle zone dialectale pourrait corroborer cette appréciation de notre auteur. Qu'en était-il dans ces conditions de l'intercompréhension il y a 50 ans ? L'homme du peuple, aspirant à maîtriser le français qui permettra peut-être à son fils de concourir à un emploi d'État,

aurait répondu que son breton était tout juste compris à l'intérieur des limites de sa paroisse... Le lettré lui, même si sa première langue est le breton, est peut-être en mesure de prendre davantage de hauteur. Il sait bien que ces différences ne sont nullement insurmontables et n'empêchent pas l'intercompréhension. Tout au plus, ces différences et ces nuances sont-elles, comme le dit encore Francis Gourvil, des « signes de reconnaissance » parfois exacerbés. Le même auteur, qui a beaucoup observé, notait encore que « dès la première phrase, au cours d'une conversation, les usagers de l'un ou l'autre dialecte décèlent inmanquablement leur origine aux sens d'un interlocuteur appartenant à un pays différent, voire à une commune située en bordure de la frontière du dialecte de celui qui parle³¹ ».

- 25 Si, de nos jours, on peut voir se mettre en place une langue bretonne qui est commune aux lettrés bretonnants, il n'en allait pas du tout de même en 1946 quand tous les bretonnants, à part quelques dizaines de lettrés, appartenaient à un dialecte, parlaient *un breton* et non *le breton*...³²
- 26 Remontons le cours du temps et pénétrons entre les deux guerres à l'intérieur d'une paroisse du pays bretonnant. Première constatation : tout le monde parle breton. Si nous avons l'ouïe un peu fine cependant, nous ne manquons pas de remarquer, à condition de rester quelque temps à notre poste d'observation, que même dans cette paroisse apparemment si homogène, il y a au moins deux niveaux de langue.
- 27 Nous avons, d'une part, le breton quotidien qui a cours en famille et dans les champs, le *badume* ; et, par ailleurs, il existe un autre breton, dominical, celui qui s'entend du haut de la chaire, le *standard*. Ce breton d'église n'était pas simplement du léonais exporté éventuellement hors du Léon, il s'agissait d'une langue très châtiée sur le plan du vocabulaire, débarrassée de toutes les prononciations dialectales réputées défectueuses, bref, il s'agissait d'une langue située à bonne distance du parler quotidien et digne, par son élégance et sa distinction, du lieu saint dans lequel elle était employée.
- 28 Il n'y avait guère de langue bretonne « publique » que celle qui partait du haut de la chaire. Nous disons « guère ». Il est certain que du temps où le bloc bretonnant était encore relativement massif et homogène, le breton a servi, un peu partout, comme le moyen naturel de s'adresser à la population pendant les campagnes électorales. On ne garde guère, semble-t-il, de souvenirs impérissables de ces « prestations » : les orateurs, même bretonnants, exprimaient bien mieux leurs idées politiques en français qu'en breton. Cependant, un autonomiste comme Goulven Mazéas, qui se présenta aux élections législatives à Guingamp, en 1930, sous l'étiquette « Républicain fédéraliste », ne pouvait sans doute pas s'accommoder d'une langue bretonne dévaluée... Entre les deux guerres, et juste après la dernière, un homme politique comme Tanguy Prigent s'adressait indifféremment en français et en breton à ses concitoyens du Trégor lors des meetings électoraux qu'il tenait³³. L'utilisation du breton publiquement, en dehors de l'église et dans un contexte complètement étranger à des perspectives pastorales, n'a certainement pas été négligeable. Mais, d'une part, la documentation semble rare et, d'autre part, l'avance prise par l'Eglise dans l'usage public du breton ont fait que s'est mise au point une langue scrupuleusement codifiée au niveau des tournures, du vocabulaire, de la prononciation et qui a représenté une sorte de modèle³⁴.
- 29 Faisons un retour en arrière sur la personnalité des deux producteurs de radio bigoudens. Tous les deux, ils étaient animés du même attachement pour le breton parlé. Mais l'un et l'autre avaient suffisamment de bon sens et de culture pour éviter de

s'enfermer dans leur breton local (leur *badume*), tout en se gardant bien de rendre leur articulation artificielle, ce qui aurait anéanti leur spontanéité et les notes pittoresques spécifiques qui colorent chacun des parlers.

Écoutons de nouveau ce qu'annonce Pierre Hélias à la radio, le 21 décembre 1946 :

« Ni a rei ar possubl evit implij ar gomzou anavezet gant an holl hag evit nompaz difessonni re ar gomzou-se. Evelse tud Kerne, tud an Treger, tud a Léon a teuo a benn da goumprenn ac'hanomp. Evit bro Gwened ni a glasko eur vech an amzer unan bennak eus ar c'hostiou-se. Setu d'eus pevar korn Breiz a c'hellfo ar Vretoned huilha an abadenn.

Nous ferons notre possible pour utiliser les mots connus de tous et pour ne pas trop les déformer. Ainsi, les Cornouaillais, les Trégorrois, les Léonards parviendront à nous comprendre. Pour ce qui est du pays vannetais, nous chercherons une fois de temps en temps quelqu'un de ces environs-là. Ainsi, des quatre coins de Bretagne, les Bretons pourront suivre l'émission³⁵ ».

- 30 Quelques années plus tard, dans son « Quêteur de mémoire », il théoriserait quelque peu son expérience : « Le breton que nous avons employé, nous l'avons étudié – notamment à l'aide de l'Atlas linguistique de Pierre Le Roux – de façon à nous faire comprendre sur l'aire d'écoute la plus étendue possible. (...) Après bien des tentatives, nous nous sommes rendus à l'évidence : il nous serait impossible de parler et de jouer non seulement avec verve mais simplement avec aisance et naturel si nous devions emprunter un langage trop différent de notre parler habituel, un dialecte de Basse-Cornouaille. Il nous a semblé que nous pourrions nous faire comprendre approximativement de la majorité des bretonnants en utilisant le breton qui nous était propre et dont nous nous contenterions de limiter les contractions et les ellipses en adoptant l'articulation léonarde. Pour plus de sûreté, nous nous sommes limités à un vocabulaire restreint et à des tours syntaxiques simples afin d'accoutumer progressivement nos auditeurs à notre mode d'élocution. Le résultat n'a pas été si mauvais³⁶ », et l'auteur ajoute dans un autre texte : « bien mieux, certains savourent notre accent du terroir, réussite supplémentaire et inattendue³⁷ ».
- 31 Peut-on aventurer une synthèse, ou tout au moins ouvrir quelques pistes ?
- 32 Quelque importante qu'ait été l'émission bretonne mise en place par Hélias en 1946 sur le plan du symbole (si l'on ose s'exprimer ainsi !), il est bien certain que cette simple demi-heure hebdomadaire permettait tout juste d'entendre un peu de breton, et encore sur des sujets secondaires et inévitablement superficiels. C'est ce qu'Hélias lui-même exprimait en 1952, mettant l'accent « sur le fait que l'émission bretonne est hebdomadaire et unique. On ne peut donc, raisonnablement, lui demander d'aborder tous les sujets que, sur la chaîne nationale, peuvent à peine effleurer des dizaines d'émissions spécialisées. D'autant plus que, classées officiellement dans les "variétés", elle n'a pas à accueillir des rubriques qui appartiennent au domaine du "journal parlé" (informations, etc...)³⁸ ». Pour autant l'actualité n'est pas absente, comme le précise ailleurs Pierre-Jakez Hélias : « Nous nous sommes mis à l'affût de l'actualité telle qu'elle apparaissait aux yeux de notre public potentiel. Nous traduisions de notre mieux les sentiments qu'elle éveillait en eux d'une façon générale, hors des partis pris particuliers et des positions de tel ou tel clan ou famille politique. (...) Sans vouloir rechercher l'assentiment ni surtout endoctriner qui que ce fût, nous avons évoqué tous les sujets mais à fleurets mouchetés, de telle sorte que chacun pouvait y trouver ce qui lui plaisait et faire semblant de ne pas avoir entendu le reste³⁹ ».

- 33 Le succès rencontré par ces émissions a été immédiat et durable, nous l'avons déjà signalé : issus eux-mêmes du peuple bretonnant, les producteurs ont su d'emblée capter l'oreille et l'attention des auditeurs... La nouvelle chaire, qui diffuse un breton lui aussi standardisé et moyen, c'est le studio des émissions de radio : ce n'est peut-être pas le breton de la famille ou de la paroisse, néanmoins, il reste parfaitement compréhensible. Le glissement a été indolore et comme imperceptible ; le tout s'est produit avec une aisance qui a paru naturelle et, c'est là l'un des points les plus positifs de l'opération des émissions en breton à la radio à partir de 1946. Le récepteur de radio (« ar post bihan », comme l'on dit en breton) est pendant quelques années le seul lieu « officiel » où le breton se fait entendre sans que soit compromise la paix de l'État... Admirable tour de force qui n'a pourtant été recherché comme tel.
- 34 Les réalisateurs – et le mouvement culturel auquel ils appartiennent – sont, eux-mêmes, évidemment, le produit de la société bretonnante à laquelle ils s'adressent : les émissions destinées à cette société contiennent donc, inévitablement, « une partie plus ou moins remaniée et réévaluée des stéréotypes qui étaient en elle à l'état diffus⁴⁰ ». Il existe assurément un phénomène de vases communicants entre, d'une part, l'émetteur – c'est-à-dire le producteur de l'émission – et, d'autre part, le récepteur – l'auditeur bretonnant. Comme le note fort justement l'auteur déjà cité, « même si l'émetteur ne renvoie pas au récepteur sa propre image, du moins l'ensemble (...) des sons diffusés peut-il contenir un certain reflet de la société à laquelle il est destiné⁴¹ ». On en voudra pour preuve ce que Pierre-Jakez Hélias avait répondu à un journaliste qui l'interviewait :

« Da gentañ, me zo aet da glask traoù d'ober, egis ma vez lavaret e galleg "repérage", pe'a. (...) Me a yae da dreiñ ha da zidreiñ egis-se war un dachenn bennag, tu bennag. Me zo bet alies barzh, dreist oll barzh Menez Are on bet alies. (...) Me a yae da selaou anezo pa oant barzh un ostaleri bennag, pe ' tu bennag, pe o tont er maes eus an ilis, d'an ofereñ sul. (...) War ar fin eveljust ne ' moa ket kalz a dra da furchal peogwir an dud a anaveze ahanon hag, pa tigouezen barzh un tamm parres bennag, dreist oll d'ar sul vintin, e-gis-se, int a deue da glask ahanon ha lavared din : "Ata Jakez, me ' meus klewet un dra hag a zo braw 'pad ar sun, an dewezh all e oan...". Setu ' moa netra 'med d'ober nemed sevel un dra bennag en-dro d'an dra-se, hag a oa un dra wir, pe'a. Med din oa da lakad un tammig "sauce" en-dro, un tammig evienn (?) en-dro, pe'a. Med war ar fin, int-i a zigasse deomp, a zigasse din, dreist oll din-me, peogwir Trepos ne ziloc'he ket alies eus Roazon, traoù hag a oa deut en o spered, eveljust, eus ar pezh o doa klewet pa oant bihanig, peogwir e-pad an amzer ma'z on bet e penn eus an abadennoù, an dra-se oa etre ar bloawezh 46 hag ar bloawezh 58, e oa en-dro din, dreist oll, tud kozh.

Tout d'abord, je suis allé chercher des sujets à traiter, comme on dit en français « repérage », quoi. (...) j'allais ainsi faire mes allées et venues dans un endroit donné. C'est surtout dans les Monts d'Arrée que je suis allé souvent. (...) J'allais les écouter quand ils étaient dans un bar, ou bien ailleurs, ou bien lorsqu'ils sortaient de l'église, après la messe du dimanche. (...) A la fin, évidemment, je n'avais pas grand chose à chercher car les gens me connaissaient, et quand j'arrivais dans une paroisse, c'est eux qui venaient me chercher pour me dire : « Ecoute donc, Jakez, j'en ai entendu une qui est bonne, cette semaine, l'autre jour j'étais... ». Je n'avais donc plus qu'à broder autour de cette nouvelle, qui était vraie, quoi. Mais c'était à moi de mettre une petite sauce autour, quoi. Mais sur la fin, c'est eux qui nous apportaient, qui m'apportait car Trépos ne quittait pas souvent Rennes, des choses qui avaient germé dans leur cerveau, évidemment, des choses qu'ils avaient entendu quand ils étaient petits car, du temps où j'ai été à la tête des

émissions – entre l'année 1946 et l'année 1958 –, il y avait autour de moi surtout des gens âgés⁴² ».

- 35 De surcroît, ces émissions accompagnent, en quelque sorte, les transformations sociales qui secouent la Basse-Bretagne après la Seconde Guerre mondiale : les cadres et les fondements de la société traditionnelle éclatent littéralement. Les acteurs du mouvement culturel, proches des producteurs de la radio, cherchent à préserver, vaille que vaille la « part maudite » de cette société : la langue. La radio participe, à sa manière, au maintien du breton dans la société en pleine évolution.
- 36 L'Église qui, jusque vers les années 50, s'était faite la gardienne plus ou moins intrépide du breton, ne fournit plus aucune résistance au changement de langue qui s'opère : elle l'accompagne et « s'adapte » aux nouvelles circonstances. Au moment où l'Église, dans les faits, « abandonne », on assiste à la mise en place, bien modeste et très progressive, d'une nouvelle « institution » : son « standard » est diffusé, à grande échelle, pour quelques années, par la radio.

NOTES

1. Un « lieu de mémoire » est, pour Pierre Nora, une « unité significative, d'ordre matériel ou idéal, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique d'une quelconque communauté ». Cf. sous la direction de Pierre Nora, *Les lieux de mémoire. III. Les France*, Gallimard, Paris, 1992.
2. Pierre Hélias, de décembre 1946 à janvier 1959, Charles Le Gall, de janvier 1959 à avril 1975.
3. Avant l'apparition de la radio, c'est par le journal, c'est par la revue que l'on s'efforce d'atteindre le public bretonnant : mentionnons le premier *Feiz ha Breiz* (1865-1884) en tête des publications visant cet objectif pendant la période qui court de 1865 à 1945 environ.
4. Sur Roparz Hemon (1900-1978), voir notamment Fañch MORVANNOU, « Roparz Hemon. Gouestlad gant ar brezhoneg epad 50 vloaz », dans *Planedenn*, niv. 23, newez-amzer 1985, p. 24-47.
5. L'émetteur relais de Quimerc'h est inauguré en mars 1946.
6. Harold Lasswell (1902-1978).
7. *Ar Falz*, n° 4, décembre 1946, p. 7.
8. Maurice Le Nan est un homme clé dans notre étude : en septembre 1944, à la Libération de Brest, Henri Fréville et Victor Le Gorgeu le nomment délégué à l'Information pour le Finistère. En février 1945, le ministre Pierre-Henri Teitgen lui confie la tâche de directeur de la région Rhône-Alpes, à Lyon. Dès octobre 1945, il quitte Lyon pour prendre à Rennes la succession d'Henri Fréville, qui avait décidé de réintégrer l'Université : il restera en poste jusqu'à la suppression des services extérieurs de l'Information, en juillet 1948. A son arrivée à Rennes, il aura pour voisin Pierre Hélias... Maurice Le Nan a eu un rôle décisif dans la mise en œuvre de l'émission hebdomadaire en langue bretonne.
9. Ainsi, en 1947, l'affaire des *Temps Modernes* fit grand bruit. Il s'agissait d'une émission hebdomadaire de 35 minutes, réalisée par l'équipe de la revue du même nom. Prévue pour être diffusée à partir du mois d'octobre, elle n'eut lieu que durant ce mois là, car, dès novembre, elle était supprimée. En effet, cette émission contenait des critiques acerbes à l'encontre de De Gaulle, qui avaient provoqué, chez des auditeurs proches du général, de violentes protestations (cf.

Annie COHEN-SOLAL, *Sartre*, Paris, Gallimard, 1985, p. 384-390). Dans le même ordre d'idées, au début de l'année 1948, la RTF proposa à Antonin Artaud de composer un texte qui serait diffusé le 2 février. « Malgré son extrême faiblesse, il rédige son texte : *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, assiste aux répétitions, "règle lui-même le bruitage et le montage de l'émission". Celle-ci sera interdite en dernière minute par le directeur de la radiodiffusion, Wladimir Porché, au grand désespoir d'Artaud pour qui il s'agissait (enfin !) d'une démonstration de *théâtre de cruauté*. Malgré une violente campagne de presse, cette interdiction ne sera pas rapportée et Artaud ne pourra obtenir qu'une audition privée, sur invitations » (Daniel JOSKI, *Antonin Artaud*, Classiques du XX^e siècle, Paris, Éditions Universitaires, 1970, p. 95-96).

Cet exemple permet à Hélène Eck de montrer que les rapports entre les écrivains et la radio sont dictés par une règle précise : il est interdit à la radio « de proposer aux auditeurs, ne serait-ce qu'une fois, d'écouter un langage qui ne respecte pas les valeurs supposées communes, car la première valeur à respecter, c'est précisément cette famille d'auditeurs groupée autour du poste pour se distraire, se cultiver ou s'informer, paisiblement. Le cas Artaud est extrême. Il est, par conséquent, révélateur de la règle fondamentale qui s'impose à l'expression radiophonique des sentiments et de pensée : "On ne crie pas dans le micro" » (H. ECK, « Radio, culture et démocratie en France, une ambition mort-née (1944-1949) », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 30, 1991, p. 65). De même, dans les années 70, « des chanteurs engagés comme Ferrat ou jugés trop irrespectueux comme Brassens sont interdits d'antenne », E. CAZENAVE, C. ULMANN, *Presse, radio et télévision de 1631 à nos jours*, Paris, Hachette, 1994, p. 179.

10. Cité par E. Cazenave et C. Ulmann, *op. cit.*, p. 179.

11. Archives Pierre-Jakez Hélias. CRBC.

12. *Biskoaz kemend-all*, levrenn genta, Peziou-c'hoari Yann Gouer, Brest, Ar Falz, 1947, 60 p.

13. *Ibid.*, p. 7.

14. P. HÉLIAS, « Radio-Quimerc'h vous parle... L'émission en langue bretonne. Ses principes - son bilan », dans *Nouvelle Revue de Bretagne*, n° 6, novembre-décembre 1951, p. 430.

15. *Ibid.*, p. 431.

16. Archives Pierre-Jakez Hélias.

17. « Eur gevrenn eus ar CELIB (...) karget da zastum arc'hant evit sikour ar brezoneg er skol » (*Bleun-Brug*, niv. 63, gwengolo 1953, p. 14). Le CELIB. (Centre d'étude et de Liaison des Intérêts Bretons) est fondé en 1951.

18. Rennes, 96 p. Cet opuscule, rédigé principalement par Charles Le Gall, a connu quatre éditions, la dernière étant datée de 1973.

19. *Ibid.*, p. 3.

20. Les Archives Départementales du Finistère conservent, sous la cote 52J, les documents relatifs à l'organisation et à la présentation de cette exposition (correspondance, catalogue de l'exposition, livre d'or...), ainsi que des documents et archives émanant de la Fondation Culturelle Bretonne et du Bleun-Brug.

21. BRUD AR BREZONEG. *Monuments de la langue bretonne*. Brest, Emgleo Breiz, 1957, 140 p.

22. « L'exposition BRUD AR BREZONEG a été organisée à Quimper par l'Amicale AR ROUE GRADLON groupant les associations culturelles, artistiques et folkloriques des pays Glazig Rouzig, Bigouden et du Cap, affiliées à la Confédération KENDALC'H et placée sous le Haut Patronage des Autorités Civiles et Religieuses », (*ibid.*, p. 3).

23. *Ibid.*

24. P.-J. HÉLIAS, *Le Quêteur...*, *op. cit.*, p. 158. C'est ce même esprit qui anime les articles fournis par Visant FAVE, dans les années cinquante, à la revue *Bleun-Brug*. Cf. notamment, « Broada ha divroada », niv. 36, ebrel 1951, p. 4-5 ; « Labour disparti etre ar poblou pe unani startoc'h ? », niv. 41-42, gwengolo-here 1951, p. 2-4 ; « Evit Dec'h pe evit Warc'hoaz ? », niv. 63, gwengolo 1953, p. 3-5... Cette communauté de vues n'a, en fait, rien d'étonnant ; les liens entre les acteurs des

émissions de radio et les membres de la « Fondation Culturelle » sont apparents : Pierre Hélias et Charles Le Gall sont tous deux membres d'« Ar Falz » ; la plupart des collaborateurs font partie d'« Emgleo Breiz ». Dans le numéro 63 du *Bleun-Brug*, on trouve la liste des membres du bureau directeur (« bureo-kreiz ») : « Per Trepos, skol-veur Roazon » est un des sous-directeur (« is-renerien »), avec « Per Roy, Roazon, eus Kendalc'h, Gab ar Moal eus ar *Bleun-Brug* hag M. Giot eus *Ar Falz* ». Parmi les représentants (« kuzulerien ») du bureau, on lit le nom de « Per Helias (Radio-Kimerc'h) », ainsi que d'autres noms connus : « chaloni Falc'hun (skol-veur Roazon), Mevel hag ar Gall (*ar Falz*), Per Bernard (rener ar JEB), Le Grand (*Kendalc'h*), Yann ar Minor (*Bleun-Brug*) » (*op. cit.*, p. 14-15). Pratiquement tous les bretonnants de cette organisation participeront, de près ou de loin, à la réalisation des émissions entre 1946 et 1975.

25. P. HÉLIAS, « Bilan provisoire. À propos d'une émission en langue bretonne », dans *Celta*, n° 4, janvier-février 1947, p. 25. Quelque 40 ans plus tard, ce propos et cet esprit sont confirmés par le même auteur dans son « Quêteur de mémoire ». Malgré leur longueur, il y a lieu ici de citer quelques extraits significatifs de cet ouvrage : dans les premières années de son expérience radiophonique, lui et son associé Pierre Trépos, sont allés « au plus pressé qui était de défendre notre langue maternelle en la faisant entendre sous des formes où les pratiquants pouvaient se reconnaître, en faisant appel à la fois au bon sens et à la finesse naturelle des auditeurs (...). Nous nous en sommes tenus mordicus à notre visée : donner l'état présent du breton parlé dans ses manifestations quotidiennes les plus expressives de la mentalité de ses usagers et en chercher l'illustration la plus capable d'inciter les populations de l'espace bretonnant à continuer de l'employer ici, maintenant et dans l'avenir (...). Si la boîte noire s'était mise à parler breton, cela voulait dire que le breton n'était pas un jargon inférieur, médiocre et grossier, en retard sur l'évolution du monde comme ils croyaient qu'il l'avait toujours été par une fatalité historique sur laquelle ils ne s'interrogeaient guère, à quoi bon ! Du coup, ils se sentaient revalorisés, promus, admis comme citoyens à part entière et au même titre que ceux des classes dirigeantes. Ils se leurraient quelque peu, mais le sentiment d'infériorité qu'ils éprouvaient depuis si longtemps s'en trouva fortement diminué. Et c'était bien là le but que je me proposais » (P.-J. HÉLIAS, *op. cit.*, p. 152-278-281).

26. Stéphane CORDIER, *La radio, reflet de notre temps*, Paris, Les éditions internationales, 1950, p. 15.

27. J. CAZENEUVE, *Sociologie de la radio-télévision*, Paris, PUF, coll. « Que-sais-je ? », 1986, p. 42.

28. J. CAZENEUVE, *id.*, p. 29-30.

29. S. CORDIER, *op. cit.*, p. 18.

30. Francis GOURVIL, *Langue et littérature bretonnes*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1952, p. 96.

31. *Ibid.*, p. 97.

32. « On ne parlait pas le breton mais un breton : celui de son évêché, de son archidiaconé, de son coin de pays, de sa paroisse, voire de sa trêve » (Yves LE GALLO, « Postface », dans *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, tome 3, p. 384). Nous sommes ici tributaire des travaux de Jean Le Dù et Yves Le Berre qui, dans différentes publications, ont proposé des outils d'analyse de la situation sociolinguistique bretonne.

33. Cf. M. PRIGENT, *Tanguy Prigent. 1. Ti-Kaled*, Paris, Club socialiste du livre, 1982, 315 p. Quelle valeur « littéraire » pouvait avoir le breton de Tanguy Prigent, malgré toute son authenticité par ailleurs ?

34. Ce modèle littéraire ecclésiastique (pour ce qui concerne le domaine du « KLT ») remonte, en fait, à 1865, date de la création de l'hebdomadaire breton *Feiz ha Breiz* : c'est sous l'impulsion de Goulven Morvan, son directeur pendant 10 ans, que se met en place une langue écrite « moyenne », compréhensible par le maximum de personnes. Voir Ronan CALVEZ, *Un paysanisme breton. Feiz ha Breiz (1865-1875) et la société bretonne*, mémoire de maîtrise, 1993, 247 p.

35. Archives Pierre-Jakez Hélias.

36. P.-J. HÉLIAS, *Le quêteur...*, *op. cit.*, p. 282-283. Dès 1947, notre animateur de radio avait déjà fait observer : « actuellement, ce sont des Bigoudens qui parlent et ils sont facilement reconnus pour tels car ils ne cherchent pas à neutraliser leur prononciation, se bornant à éviter les ellipses et les contractions. Mais les nombreuses lettres reçues de Cornouaille, du Léon, du Trégor, nous prouvent que nous sommes entendus » (*Celta, op. cit.*, p. 25).

37. *op. cit. et loc. citat.* Cette satisfaction générale n'est cependant pas unanime : « l'accent du terroir » en indispose certains. Que faut-il penser par exemple de cet extrait d'une revue bretonne parue en 1956 : « Per Trepos et Per Helias sont d'excellents bretonnants, et nous sommes certes loin du "brezhoneg beleg" d'antan ; hélas, ils aiment trop leur propre dialecte. Sur ce point, il y aurait un petit effort à faire, car en Bretagne nous ne sommes pas tous Cornouaillais. Dans tous les pays, aussi bien en France qu'en Allemagne où les dialectes sont si nombreux, la langue de la radio est tout naturellement la langue unifiée. (...) La radio s'adressant à la Bretagne entière ne doit pas être dialectale » (R. SÉNÉCHAL, dans *Ar Vro*, niv. 15-16, Du-Kerzu 1956, p. 4). Les collaborateurs de *Ar Vro* appartiennent tous à la « constellation Roparz Hemon ». La « langue unifiée » à laquelle R. Sénéchal fait allusion, c'est celle qui a été mise au point le 8 juillet 1941, sous l'égide de Roparz Hemon. Il est à peine besoin de faire remarquer qu'une langue écrite n'abolit pas de ce seul fait les différences dialectales, qui sont aussi des richesses. Pour ce qui est de l'opportunité d'une langue unifiée orale, elle ne peut résulter que, soit d'une décision de l'autorité, soit d'un consensus général. Qui décide en Bretagne que telle façon de parler représente la langue unifiée, toutes les autres formes de parler étant rejetées dans les ténèbres extérieures des patois et des formes abâtardies ?

38. Pierre HÉLIAS, « Radio-Quimerc'h vous parle... L'émission en langue bretonne. II. Ses limites. Ses perspectives », dans *Nouvelle Revue de Bretagne*, n° 1, janvier-février 1952, Rennes, p. 41.

39. P.-J. HÉLIAS, *Le quêteur...*, *op. cit.*, p. 277-278.

40. Jean CAZENEUVE, *Sociologie de la radio-télévision*, Paris, PUF, coll. « Que-sais-je ? », 1986, p. 7.

41. *Ibid.*, p. 7.

42. Archives Radio Bretagne-Ouest.

RÉSUMÉS

Le sociologue des médias Lasswell a naguère formulé une question : « Qui dit quoi, par quel canal, à qui et avec quel effet ? ». Autrement dit, appliquée à la radio en langue bretonne, la question devient : « Qui émet quoi, pour qui, avec quels effets ? ». Cette question est ici un plan. Après avoir répondu à cette question, l'auteur propose ensuite des hypothèses de recherche.

The media sociologist Lasswell once formulated a question: « Who says what, through what channel, to whom and with what effect? » In other words, applied to Breton language radio, the question becomes: « Who says what, for whom, with what effect? » In this case, the question is a plan. Having answered this question, the author then proposes some research hypotheses.

INDEX

Mots-clés : breton (langue), radio, histoire, Hélias (Pierre-Jakez), Trépos (Pierre)

Keywords : Breton (language), radio, history, Hélias (Pierre-Jakez), Trépos (Pierre)

AUTEUR

RONAN CALVEZ

Doctorant